

Le Zouave

Carl-Keven Korb

Numéro 85, 2012

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/66766ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (imprimé)

1920-812X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Korb, C.-K. (2012). Le Zouave. *Brèves littéraires*, (85), 58–64.

CARL-KEVEN KORB

LE ZOUAVE

« Il n'y a rien de pire pour un malheur
que le manque d'importance. »

ROMAIN GARY. *L'angoisse du roi Salomon*

C'était à l'aube du vingtième siècle, à quelques centaines de kilomètres au nord de Québec, le Saguenay descendait au fond de sa vallée en sciant le roc de son eau noire et traître. Sur la rive nord du fjord se dressait le village de Saint-Viateur-de-Chauray, un éparpillement de maisonnées de pauvres, un millier et quelques cœurs attachés à l'animal et à la terre, qui tâchaient tant bien que mal de survivre. On était au pays de la forêt souveraine et des rochers à perte de vue, où vivaient plus de lacs et de rivières que d'hommes et de femmes, et c'était la fin d'un des premiers jours de feuilles mortes, un de ceux où le vent prend de grandes respirations froides et lucides, où la nature philosophe. Au sud, tenant fièrement tête au soleil déclinant, la lune exhibait déjà son demi-visage laiteux dans le bleu d'octobre. Ça avait l'air d'une journée comme il s'en fait plein et pourtant pas du tout.

Alors que le village grouillait encore de gens au travail, un peu avant le souper, heure pas d'adon s'il en fut, la cloche de l'église dérogea au bon sens pour sonner sept coups. Comme ça, sans prévenir. Un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept coups de tonnerre de cuivre sur les collines et les escarpements, dans les bois, sur le Saguenay et jusque de l'autre côté. Puis plus rien. Régna sur Saint-Viateur-de-Chauray un silence hors du temps, virevoltant en tout sens, un silence kaléidoscopique

alimenté par les émotions contradictoires des mille et quelques habitants qui avaient cessé leurs activités pour se retourner vers l'église et son clocher, dès le premier coup, par réflexe – un réflexe légitime, on ne pouvait tout de même pas sonner une cloche d'une tonne et demander aux gens de faire comme s'il ne se passait rien, n'est-ce pas, et puis qu'est-ce c'était que ça, qui pouvait bien se donner la peine de tirer à répétition sur la corde de la cloche, sept fois, cette cloche dont il était convenu qu'il était impossible qu'elle sonne à ce moment et qui avait pourtant sonné ?

Le premier à sortir de sa torpeur fut le fossoyeur, suivi de près par les frères Lemieux, qui besognaient tous les quatre à creuser dans le cimetière en face de l'église, à l'avance et en hâte pour être sûrs de devancer le gel. Le septième coup se réverbérait encore dans la campagne qu'ils lâchèrent leurs pelles, traversèrent la grand-rue et gravirent le perron de l'église, mi-curieux, mi-inquiets – à Saint-Viateur-de-Chauray on n'aimait pas les entorses à la routine. Le quatuor resta d'abord planté devant la porte en se lançant des regards hésitants, puis le fossoyeur se décida à ouvrir en retenant un juron, à bout qu'il était de toujours tout devoir décider.

Ils furent aussitôt avalés par la pénombre et le silence de la nef, et leurs pas gênés se réverbérèrent sur la voûte pour leur retomber sur les épaules. La porte se referma dans une impression sonore de cachot et le fossoyeur comme les Lemieux ne purent réprimer un frisson d'appréhension. L'église semblait vide. Tout ce

qui troublait l'immobilité des choses était la lueur d'une poignée de bougies, à l'autre bout, sur l'autel. Le fossoyeur se risqua :

– M'sieur l'curé ?

Écho et silence.

– M'sieur l'curé ?

Pas de curé.

Puis, à mi-chemin de l'autel, ils comprirent.

Narcisse Tessier dit le Zouave, agenouillé dans le chœur, prostré, Narcisse dit le Zouave secoué d'imperceptibles tressaillements, pleurait. Mais quelque chose de plus singulier les détourna aussitôt de Narcisse pour fixer leurs regards sur l'autel.

– C'est quoi su'l'autel ? demanda l'un des Lemieux.

Mais c'était pour la forme, peut-être dans l'expectative d'une confirmation supplémentaire, comme un autre eût dit « Est-ce que j'vois c'que j'vois ? » – ils avaient très bien vu tous les quatre : sur l'autel, entouré de lampions, gisait le cadavre pas frais d'un berger allemand. Les quatre hommes, oubliant simultanément le poids de l'église :

– Sacrament...

– Hostie...

– Tabarnaque...

– Crisse...

Ils se signèrent aussitôt, pénétrés de l'écho honteux de leurs blasphèmes. Le Zouave s'était arrêté net de

pleurer. Il se retourna, son visage en contre-jour constellé de reflets aqueux, et il geignit :

– Crisse... Maya... Crisse de marde...

Et les sanglots reprirent. Le fossoyeur s’assit sur un banc et les frères Lemieux l’imitèrent, l’observèrent en espérant qu’il décide à leur place. Mais cette fois le fossoyeur était largué. Il se contenta de fixer le Zouave en pleurs et le chien mort, et la fermeté de son caractère se morcela. Pour la première fois de sa vie, il voyait le Zouave – il l’avait évidemment déjà croisé, mais à chaque fois son regard s’était posé sur lui comme il se serait posé sur une brise ou un reflet dans une eau trouble : en oubliant de voir. Le fossoyeur fut cette fois forcé de prendre conscience de l’existence du Zouave, et dans sa tête défila le peu qu’il en savait. On disait qu’il avait été des trois cent quatre-vingt-huit zouaves pontificaux canadiens à être partis en expédition, et de fait il avait bel et bien disparu pendant deux ans, mais personne ne pouvait affirmer où exactement, et à le regarder traîner ses os bringuebalants, à croiser son visage fendu de son timide sourire de piano cassé, on avait comme qui dirait des doutes. On se demandait ce qui aurait bien pu motiver cet homme à aller se mêler des guerres italiennes, à l’autre bout du monde – mais personne n’osait lui en parler. Quoi qu’il en fût, lorsque Narcisse réapparut après ses deux années d’absence pas claires, ce fut avec un chien en laisse. Un jeune berger allemand déjà adulte, enjoué mais pas idiot, qui le précédait dans tous ses déplacements, dans toute sa vie : Maya. La charogne sur l’autel par Narcisse pleuré. Le Zouave avait vécu toutes ces années l’esprit plein de Maya, gardienne féroce, confidente fidèle – son amie indéfectible – et maintenant ce

n'était plus qu'un cadavre sur l'autel de l'église de Saint-Viateur-de-Chauray. Le fossoyeur, qui pourtant en avait vu d'autres, était assommé. C'est le pouvoir qu'ont parfois les drames sans importance. On y entrevoit toute la détresse du monde, sa solitude. Et ça impressionne. Les Lemieux, terrassés par l'abîme d'irrésolution dans lequel tout ça les plongeait, étaient sur le point historique d'agir, quand le curé rompit le charme.

Il ouvrit la porte d'un grand coup et son air contrarié comme sa démarche énergique se décomposèrent dès qu'il aperçut ce qui se commettait sur l'autel – *son autel*. Son visage se distendit en un faciès pas très clair, inquiétant de ce qu'on n'arrivait pas à discerner s'il présageait une explosion de rires ou un hurlement d'horreur, mais avant que le curé ait le temps de réagir plus avant, Narcisse se releva et dit :

– M'sieur l'curé, chu v'nu pour faire dire une messe pis d'mander une sépulture chrétienne pour ma chioune Maya.

Le curé écarquilla les yeux.

– Est morte hier pis j'veux faire comme'faut.

Le curé n'en revenait pas.

– COULEUVRE DE SÉPULCRE ! tonna-t-il, outré jusqu'aux oreilles.

L'heure était aux précédents insolites.

Le curé apostropha le fossoyeur :

– Vous allez immédiatement m'enterrer cela dans les hauts !

Puis il toisa le Zouave des pieds à la tête.

– LA MAISON DE DIEU N’EST PAS UN ENDROIT POUR
LES CHIENS !

Le visage du Zouave se ferma et ses yeux, plus qu’exprimer tristesse ou désespoir, cessèrent de transmettre. Il dit :

– Est là où qu’y faut qu’a soye.

Puis il se traîna jusqu’à la sortie de l’église, à pas de zombie, sous le nez du curé enragé, devant le fossoyeur et les Lemieux, et poussa la porte. Sur le perron, une bande de venimeux en vadrouille, attirés par la cloche, s’éparpillèrent à son passage. La grand-rue était déserte. Narcisse ne s’en étonna pas. Il était ailleurs. Loin.

Le curé, le fossoyeur, les Lemieux, tous laissèrent le chien sur l’autel et sortirent dans la grand-rue, abasourdis, pour regarder s’éloigner Narcisse. Le curé, au fossoyeur :

– Monsieur, pour le chien, je m’en remets à votre bon sens.

Le fossoyeur dit :

– J’sais pas trop quoi en penser.

Il marqua un temps.

– On pourrait p’t’être...

Le curé prit une couleur qu’on n’avait encore jamais vue à Saint-Viateur-de-Chauray. Mais les idées du fossoyeur ému par ce qui venait de se produire, se clarifièrent plus rapidement. Sans plus se soucier du curé, il trancha :

– Maya va avoir une sépulture chrétienne, parce que tout ça, tout’ le cérémonial d’la mort, c’est toujours ben pour les vivants, pis le Zouave est aussi vivant qu’les autres, pis y mérite pas moins de l’être qu’les autres.

Il marqua un second temps puis, ignorant toujours le désarroi du curé, il cria en direction du Zouave :

– Narcisse ! Arviens icitte pis pogne une pelle ! Ta chioune va avoir une sépulture comme’faut !

Et aidés par les Lemieux, sous la pluie d’invectives du curé, le fossoyeur et le Zouave commencèrent à creuser la première tombe pour chien du cimetière de Saint-Viateur-de-Chauray.



LE CURÉ BARRETTE AVEC DES ZOUAVES PONTIFICAUX
PHOTO GUY COUSINEAU / MUSÉOPARC VANIER – www.museoparc.ca